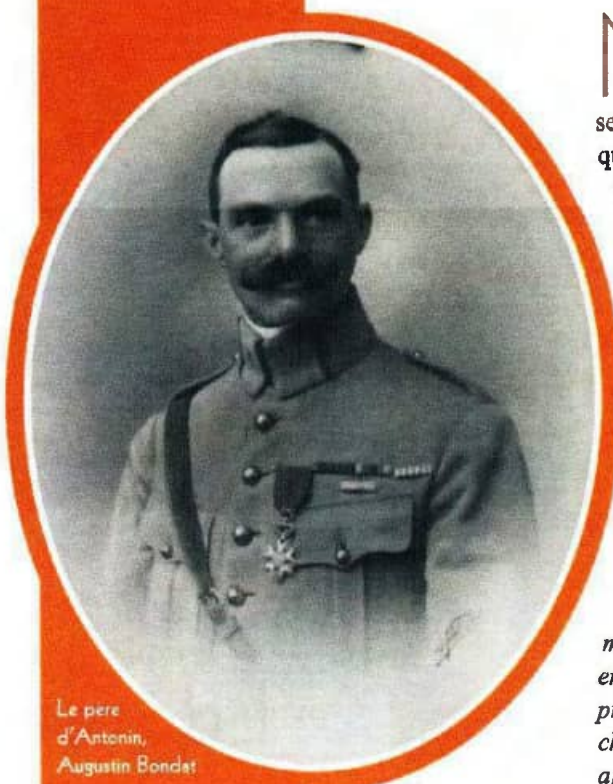


# L'HOMME DE FOI

## LE CROYANT



Le père  
d'Antonin,  
Augustin Bondat



La mère  
d'Antonin  
Bondat, Marie  
Devoucoux

Nous avons tant prié ensemble ! Nous avons si souvent partagé la Parole de Dieu avant de partager le Corps du Christ ! Et voici qu'on me demande d'offrir à d'autres ce qui fut la part la plus secrète, la plus profonde de notre amitié. Je m'aiderai pour cela de ce qu'il a écrit lui-même dans son livre majeur : *Une vie peuplée d'enfants*, paru en 1981, pour lequel il reçut le Grand Prix de la Littérature Catholique.

La foi s'enracine souvent dans une terre labourée depuis des générations. Antonin écrit : *"Mon village était d'abord une Paroisse. Le Curé y régnait en maître, au-dessus de l'instituteur laïc et républicain. C'était un homme très doux et limpide, ami des fleurs, des pierres et des abeilles, mais intraitable sur les conditions de la foi, n'hésitant pas à sonner les cloches quand des mécréants s'efforçaient, le dimanche, de sauver leur moisson menacée par l'orage. À l'appel de l'Angélus, les hommes enlevaient leur chapeau, les femmes se signaient, cognées et charrues reprenaient leur souffle. Nous avions des sabots de messe, aux bretelles de cuir, brillants comme des sous-neufs. Certains ne les mettaient qu'à l'entrée de l'Église pour ne pas ternir leur éclat. Plus encore qu'à l'Église, c'est en famille que ma foi a trouvé ses racines. La prière du soir nous groupait autour de l'âtre. Grand-mère prenait une chaise qu'elle posait devant le crucifix. Elle s'agenouillait, les coudes appuyés sur le siège de bois, la tête abîmée entre les mains. C'était d'abord une suite d'invocations lancées à tous les vents pour rassembler une armée de vierges et de martyrs, de prophètes et de séraphins.*

*Suivaient les litanies de la Vierge qui me ravissaient. J'aimais la tour d'ivoire, la rose mystique et l'étoile du matin. Venait le "de Profundis" et je guettais la phrase magique qui chaque soir nourrissait mes songes : "Mon âme attend le Seigneur plus qu'un veilleur n'attend l'aurore". La chaise de Grand-mère devenait une ville sommée de tous où se répondaient les cris des sentinelles... En même temps, le christianisme de mon village affrontait les forces obscures qui hantent les rivières, les étangs et les chênes. Les mythes prolongeaient la foi, la tiraient vers le paganisme...".*  
*"Mais ces croyances ancestrales n'entamaient pas la solidité de la foi que rien, jamais, ne venait remettre en question. Bien sûr, l'angoisse du lendemain, la souffrance, la maladie, la mort frappaient ces vies rudes. On serrait les dents. On courbait le dos un peu plus chaque fois. Mais la foi demeurait solide. Si nous ne comprenions pas, le Bon Dieu, lui, savait".*

En 1923, ayant obtenu son certificat d'études, Antonin entre à l'Institution Saint-Cyr, à Nevers, dirigée par un prêtre et dont le personnel était en grande partie ecclésiastique. Il aima cette maison austère, mais y connut la solitude de l'enfant timide, tandis que commençait la maladie de sa maman ; celle-ci, avec des hauts et des bas,



Un hameau du Morvan  
par Jacques Thiévenet  
son ami et peintre préféré  
(collection particulière)

la conduisit à l'hospice où elle devait rester jusqu'à son décès en 1963...

La religion, à cette époque, avait encore son visage terrible et Antonin raconte ce qu'il appelle : *"un crime contre l'enfance, commis au nom de la foi"* ; *"Une retraite clôturait le premier trimestre. Il nous vint cette année-là un prédicateur ambulant, très célèbre paraît-il, dont j'ai plus tard retrouvé la trace à travers la France. C'était un vieil homme décharné, à barbe blanche, qui tenait de Goya et du Grand Inquisiteur. Pendant trois jours, d'une voix terrible, il nous parla du péché.*

*Son discours n'était que lèpre, plaies et pus. Pendant trois jours, je vécus en enfer avec les suppliciés, parmi des hordes de diables cornus qui maniaient le croc, les griffes, l'huile bouillante et les couteaux, tandis que le chœur des âmes gémissait sur la damnation éternelle. Trois jours de cauchemar à rôti, à devenir un squelette ricanant dont les membres claquaient dans un vent de soufre...*

*J'avais perdu pour longtemps la douce pitié de Dieu. Le péché me collait à la peau jusque dans mes rêves et j'étais hanté par sa pourriture. Elle repoussait la foi d'amour que l'on m'avait enseignée. J'associais mon destin, celui de maman, à l'image du malheur de la mort".*

Heureusement, cet épisode qui marqua l'adolescence d'Antonin n'eut pas de récidive et la vie studieuse et paisible qu'il menait dans son école se chargea peu à peu de dissiper les images sulfureuses de ce Torquemada de collègue.

En juin 1930, notre jeune homme passe son bac et, en septembre, il entre comme surveillant à l'École Saint-Martin, nouvellement créée à Pontoise, où il allait passer toute sa vie d'enseignant et d'éducateur. Personnellement, je devins son élève en 1938 et j'ai gardé des relations avec lui jusqu'à mon retour à Saint-Martin comme prêtre. Je suis devenu son ami depuis cette date et nous avons passé ensemble d'innombrables soirées.

J'ai célébré les obsèques de la maman de sa femme, de ses parents, à huit jours d'intervalle, le mariage de sa fille Marie-Paule, les obsèques de son fils Jean-François, celles de Suzanne, son épouse, les siennes... Un demi-siècle d'amitié sans un malentendu, avec, pour ma part, la conviction de vivre un privilège rare.

Que dire de sa vie de croyant qui puisse être partagé ? S'il fut un merveilleux éducateur, c'est qu'il se référait spontanément à l'Évangile, c'est qu'il respectait les adolescents et les aimait assez pour leur résister en face. Mais il savait aussi accueillir l'enfant prodigue, l'enfant désorienté, l'enfant affronté aux drames familiaux, l'enfant pauvre d'amour. À combien a-t-il redonné l'espérance, la force de vivre ?

Il fut aussi un compagnon sans faille pour ceux qui travaillaient avec lui. Bien souvent, il m'a confié les souffrances, les difficultés, les interrogations de l'un ou de l'autre pour que nous les portions ensemble dans la prière. Il ne redoutait que la visite des parents d'élèves, des mamans surtout. Il lui fallait beaucoup d'écoute, de patience, de compréhension pour apaiser leurs inquiétudes et leur redonner du courage lorsque leur enfant ne répondait pas aux rêves qu'elles avaient conçus pour lui.

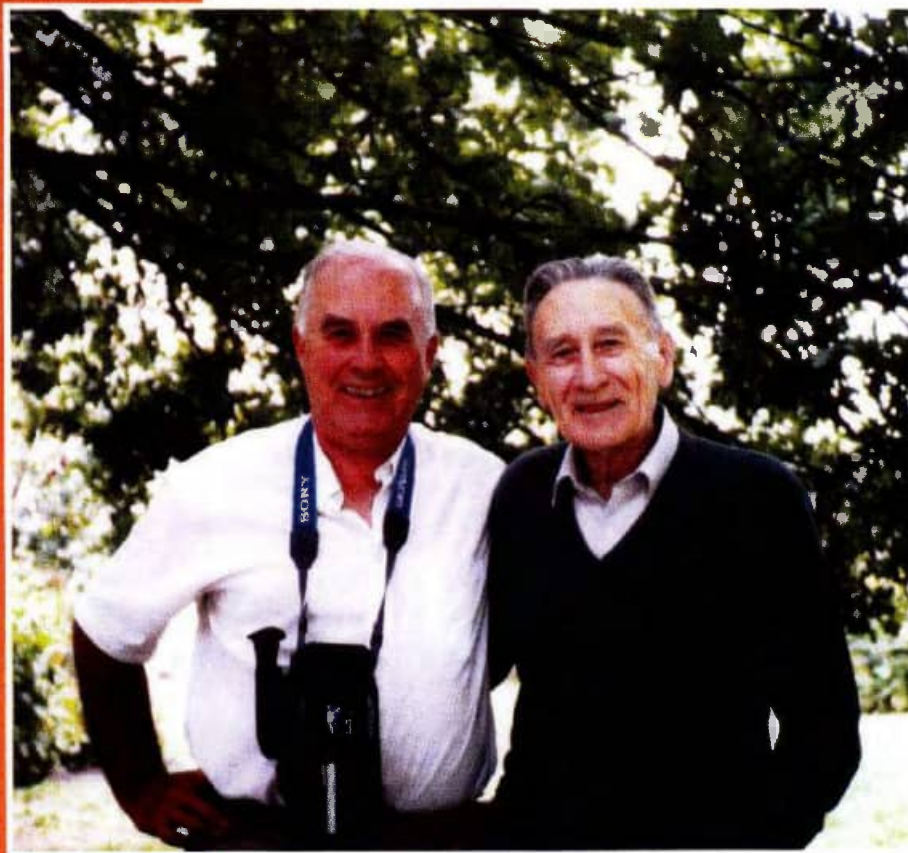
Éducateur de la foi avec lui, je lui ai souvent demandé de m'aider dans ma tâche. Parmi beaucoup d'autres souvenirs demeure celui d'une demande insolite : prêcher un carême à mon groupe d'adolescents. Personne ne s'en étonna. Moi, j'étais émerveillé par sa simplicité et la vérité de sa parole. Elle venait d'une source cachée, jaillissant de sa prière.

Je lui ai demandé aussi de m'accompagner au Carmel de Pontoise et d'y faire l'homélie à ma place : les religieuses se réjouissaient avec moi d'entendre ses commentaires de la Parole, où transparaissait son cœur à cœur avec le Christ.

Vint la plus grosse épreuve de sa vie : la mort de son fils Jean-François, tué à vingt-trois ans, dans un accident de voiture.

Antonin fut prévenu par la police à trois heures du matin. Il me téléphona à cinq heures. Nous montâmes à l'hôpital. Sa femme était immobilisée dans son lit. Il voulut être seul pour la dernière rencontre.

Puis il y eut le retour vers la terre natale et cette désolation muette, et cette eucharistie célébrée dans la foi nue. *"Nous pouvions mourir de sa mort ou renaître, a-t-il écrit, gémir sans cesse sur sa tombe ou chercher Jean-François parmi les créatures de Dieu. Nous n'avons pas choisi. Il nous a guidés, portés. Il ne savait qu'aimer"*. Jean-François n'a jamais quitté le cœur de ses parents. Nous avons toujours parlé de lui comme d'un vivant. Il était présent avec nous dans les eucharisties que nous avons longtemps célébrées chaque semaine, avec, sur la table familiale, sa photo qui nous restituait son sourire.



Lorsqu'il quitta la Direction des Études de Saint-Martin, Antonin ne s'installa pas tout de suite dans son cher Morvan, demeurant lié à la communauté oratorienne de l'école, dont il partageait la réflexion et la prière.

Puis vint le moment de sa véritable retraite à Montreuilon, dans la Nièvre. Il y était venu à toutes les vacances scolaires pour refaire ses forces dans ce pays rude qu'il aimait. Nous y avons fait de longues promenades, visité des amis...

Bientôt, lui *"l'enfant du pays"*, il devint pour beaucoup le conseiller discret et sûr que l'on peut consulter sans crainte. Puis rapidement il fut considéré comme une sorte d'expert pour tout ce qui concernait la foi et son expression dans la vie. Je ne sais combien il a préparé de baptêmes et de confirmations, combien d'enfants en difficulté scolaire il a aidés, combien de lettres ou de discours il a écrits pour d'autres.

Peu de temps après son retour, des amis lui conseillèrent de demander le diaconat. Il s'y résolut avec le consentement chaleureux de sa femme, pensant que cette ordination lui permettrait d'aider davantage son jeune cousin, prêtre, qui avait la charge de plusieurs paroisses. L'adjoint de l'Évêque qui le reçut lui parla de son âge et il retira sa demande. Il n'en conçut aucune aigreur et continua sa tâche avec simplicité et sourire, tant que la santé de sa femme le lui permit.

Car Suzanne, celle qui, après Dieu, lui avait permis d'être ce qu'il était, tomba malade et fut longtemps à la maison, sans plus pouvoir participer à la vie domestique. Comment dire la délicatesse et l'amour qu'Antonin lui a témoignés pendant ces mois interminables. Je ne l'ai jamais entendu se plaindre, et son regard restait lumineux. Lorsque ses forces physiques le trahirent, il fallut bien qu'il se résolve à la placer dans un établissement adapté à Corbigny, à 16 km. de chez eux. Il s'y rendait chaque matin et passait la journée à côté d'elle. C'est là qu'il écrivit sa dernière œuvre *Morvan du cœur et de la mémoire*.

Mais, pour lui aussi vint le moment du départ. Il lui fallut quitter Montreuillon et la maison natale.

Il avait espéré mourir dans le lit où il était né. Il ne fut pas tout à fait exaucé, mais conserva sa sérénité. En effet, il passa les derniers mois de sa vie à Dijon, puis ses tout derniers jours, chez lui, à Montreuillon. Lors de nos rencontres, il évoquait surtout ses nouveaux amis. Il parlait aussi des années passées, avec une grande paix.

Il fut enterré auprès des siens, à Montreuillon. Pour la cinquième fois, je suis retourné au cimetière, derrière l'église, mais, ce qui dominait en moi, ce n'était pas la souffrance de la séparation - encore qu'elle fût vive - mais l'action de grâces d'avoir vécu auprès d'un tel Ami.

Cette action de grâces demeure.

*François MONFORT*



Plaque apposée sur la maison d'Antonin Bondat, à Montreuillon, Nièvre

Le bureau de travail dans sa maison morvendelle

